

## DUPUYTREN.

Guillaume Dupuytren naquit à Pierre-Buffière, département de la Haute-Vienne, le 5 octobre 1777 ou 1778. Son père était avocat au parlement : peu fortuné, il ne songeait pas à l'envoyer à Paris. Une circonstance assez remarquable l'y conduisit cependant. Encore enfant il jouait sur la place de sa ville natale, pendant qu'un régiment de cavalerie la traversait. Un officier ayant remarqué sur sa jeune physionomie des traits pleins d'intelligence et d'avenir, lui proposa de l'emmenner à Paris pour le confier aux soins de son frère, M. Coësson, qui était recteur du collège de la Marche. Cette proposition sourit au jeune Dupuytren, qui l'accepta avec empressement, en fit part à son père, et partit riche d'espoir, mais fort léger d'argent. Il arriva à Paris en 1789 ; il était âgé de douze ans : ses premières études avaient été faites au collège de Laval-Magnac. Son oncle Vergniaud (dont il aimait à se rappeler l'éloquence facile) le fit connaître à Thouret, qui ne tarda pas à l'apprécier.

Dupuytren se mit au travail avec tant d'ardeur, tant de persévérance, que bientôt il fut en état de se montrer dans les concours ; il brilla dans tous, et fut nommé prosecteur en 1795, lors de la réorganisation de l'école de santé, ayant à peine atteint l'âge de dix-huit ans ; en 1801, il concourut avec M. Duméril pour la place de chef des travaux anatomiques, et fut nommé lorsque M. Duméril devint professeur. Le 26 fructidor an x (1802), un concours public et brillant lui donna le titre de chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu. Six ans plus tard, il devint chirurgien en chef-adjoint du même hôpital.

C'est là que sa réputation commença ; et c'est là aussi qu'elle parvint à son apogée.

Sabatier mourut : sa place fut mise au concours. Dupuytren s'y présenta ; il eut pour concurrents Marjolin, Roux, Tartay ; et cependant il fut nommé. Ce concours fut un des plus brillants dont l'école de Paris ait gardé le souvenir.

Dupuytren illustra la chaire de médecine opératoire qu'il venait de conquérir par des leçons que suivirent avec avidité et les élèves de l'école et les médecins de la ville. Son élocution était facile, ses expressions toujours justes ; il avait surtout le talent de captiver l'attention de ses auditeurs par les aperçus nouveaux dont fourmillaient ses savantes leçons.

Dans sa longue et belle carrière, il a montré combien le don de la parole est utile au chirurgien ; car personne mieux que lui ne savait persuader un malade et le décider à subir une opération à laquelle il répugnait. En 1815, Dupuytren fut nommé chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu. Pelletan devint chirurgien honoraire ; et le conseil-général des hôpitaux, sur la demande formelle que Dupuytren en fit à M. de Barbé-Marbois, voulut bien conserver à son prédécesseur les appointemens de chirurgien en chef, appointemens qu'il toucha jusqu'à sa mort.

Il quitta la chaire de médecine opératoire et prit celle de clinique chirurgicale. Praticien habile et expérimenté, professeur éloquent, il savait donner de l'importance aux choses qui devaient en avoir. Il a créé à l'Hôtel-Dieu cet enseignement qui attirait tous les médecins, tous les élèves du monde

entier. Qui peut avoir oublié ses leçons sur les brûlures, sur les plaies par armes de guerre, les fractures, toutes les maladies des os, etc. ? — Ce serait ici le moment de dire tous les progrès qu'il a fait faire à l'art de guérir, tous les procédés qu'il a mis en usage, les instrumens qu'il a inventés, perfectionnés, les mémoires qu'il a publiés ; mais les bornes de cette notice nous en empêchent.

Depuis sa nomination à l'Hôtel-Dieu jusqu'au moment où, vaincu par la maladie, il partit pour l'Italie, chaque matin, à six heures, il faisait sa visite à l'hôpital, et il est presque sans exemple qu'il ait manqué un jour à venir faire son service. Cette exactitude rigoureuse à remplir tous ses devoirs, il l'exigeait de ses nombreux élèves ; et, il faut l'avouer, il était en droit de le faire : aussi la manière dont était organisé son service méritait d'être citée comme modèle.

Après la visite, la leçon et les opérations, il faisait la consultation. Ces consultations gratuites sont une des institutions qui font le plus d'honneur, et qui rendent le plus de services à l'humanité. Par elles, les classes les plus pauvres de la société se trouvent élevées au niveau des plus riches et



(Dupuytren.)

reçoivent, malgré leur indigence, les mêmes conseils que l'exigeante opulence. Nous avons souvent vu Dupuytren se lever pour aller au-devant de ces malheureux, et, par une louable prévenance, leur réserver, à la fin de ses consultations publiques, un moment d'entretien duquel la foule des élèves était écartée.

Jamais un devoir particulier n'a pu détourner Dupuytren de son service à l'hôpital, et il est sans exemple qu'il ait pris sur les pauvres le temps que les riches réclamaient de lui.

*(Extrait de la Mosaïque du Midi)*

